

Concours : « Mémoires partagées, traces du passé »

Prix originalité

Rhita Bouabid, 1ère ES2

Sous terre, vue sur mer

Il est de certains lieux où tout le monde se rend, une fois tout du moins dans sa vie, par la force des choses. Certains lieux que personne ne semble apprécier particulièrement, où personne ne veut aller, mais qui ne peuvent être évités, quoi que l'on fasse. Il y a bien sûr, les préfectures, les ministères, les supermarchés, les douanes, et tous les autres endroits qui montrent cette façade maussade, ennuyée et ennuyeuse du monde.

Il y a aussi les lieux qui rappellent des événements tristes, ceux que l'on évite, à tout prix. Les hôpitaux et leurs odeurs qui piquent le nez, où plane un nuage d'espoir, de tristesse, de solitude parfois et de mort, bien souvent.

Et cette mort nous mène dans sa voiture funèbre vers les lieux que je veux évoquer : les cimetières. Mais pas n'importe lequel : le cimetière « *Chouhada* » de ma ville, Rabat.

Personne n'aime les cimetières ; lorsque l'on pense à eux, on songe aussitôt à la perte d'êtres chers ou de vagues connaissances, de personnes qui étaient, jadis, vivantes et plus ou moins pleines de vie, des personnes avec des histoires, un vécu, dont les corps ensevelis seront à jamais rongés par les vers. On imagine un au-delà ou un vide éternel et l'on s'interroge : qui sera le prochain ?

Puis on médite sur la nôtre de mort ; des pensées, aussi morbides les unes que les autres défilent dans un film aussi terrifiant qu'horifiant ; et un mélange de peur, d'abattement et de noirceur doublés par un terrible sentiment d'impuissance s'installe dans notre estomac, s'ancre dans nos entrailles, de plus en plus profondément, telle une tache qui s'étale au fur et à mesure que l'on essaye de l'effacer.

Personne n'aime les cimetières, sauf moi. Pas de façon étrange ou parce que j'éprouve un malin plaisir à voir des pierres tombales en sachant qu'un mort est caché en dessous, ni parce que cela me ravit de voir des gens pleurer. Pour dire vrai, le seul et unique cimetière que j'aie jamais vu est le cimetière de Rabat. Je n'ai pas pour habitude de le fréquenter souvent, je n'y suis même pas

allée tant de fois que cela, une fois ou deux tout au plus. Mais je n'en garde pas moins un souvenir poignant, sans vraiment savoir pourquoi. Il y a des choses auxquelles on ne peut pas trouver de réelles explications, n'en déplaie aux scientifiques. Cet amour assez singulier, insolite et pour le moins surprenant que je porte à ce lieu en fait partie.

Peut-être est-ce parce qu'il est devant la mer et qu'il y règne cette odeur envoûtante de sable et de sel, pas le genre d'odeur qu'on s'attend à sentir dans un cimetière. Et que de légères brises marines viennent aérer les pierres tombales, sécher les larmes, rafraîchir les corps et la mémoire.

Peut-être est-ce cette impression de pouvoir partager sa peine avec toutes les personnes - vivantes, je précise - présentes dans le cimetière. Ce sentiment que l'on n'est pas seul, que ce n'est pas la fin du monde, seulement la fin du nôtre, momentanément du moins. Nous sommes tous liés par la raison de notre venue : rendre visite, se recueillir, pleurer un être aimé et perdu.

Certains pourront penser que c'est un endroit effrayant ; pour moi, c'est plutôt un endroit serein, pacifique, reposant, aussi bien pour les morts que pour les vivants. Il n'y a pas de guerres dans les cimetières, pas d'attentats, pas de racisme, ni de xénophobie. C'est un temple de paix, sacré et respecté par tous partout dans le monde, et cela se fait rare de nos jours.

Du cimetière se dégage le calme, personne n'ose parler fort, pas de cris qui agressent les oreilles, seulement des murmures d'amour et de chagrin, qui resteront à jamais sans réponse.

Aussi étrange que cela puisse paraître, je trouve que le cimetière « *Chouhada* » est beau à voir. Les pierres tombales sont toutes différentes, par les fissures du marbre, l'oxydation de la pierre, les épitaphes couleur or, argent ou bronze, ou encore les herbes qui les entourent, laissées sauvages ou coupées court. Le cimetière est pour moi une terre de l'imaginaire, je me plais à déambuler entre les stèles, je regarde les noms, les dates, de naissance et de mort. Cela me suffit pour imaginer un millier d'histoires où je crée de toutes pièces des vies aux morts. Je leur invente une famille et des amis imaginaires, des moments de chagrin et de joie, de surprise, d'espoir, de colère, d'ennui. Je me demande comment ils sont décédés, et mon esprit bâtit des scénarios de trépas fantastiques, étonnants, parfois totalement rocambolesques.

J'aperçois quelquefois des noms familiers sur les tombes, de personnes que je connais de près ou de loin, des grands-mères, des oncles d'amis ou de connaissances. Et je souris en pensant que le monde est vraiment petit et qu'au Maroc, à Rabat, sous terre, près de la mer, sont enterrés les secrets, les non-dits, les moments de peine, les moments de gloire, l'éclat des sourires, les habitudes et tout ce qui fait d'une personne ce qu'elle est. Tandis que nous, humbles vivants, continuons à faire ce que l'on fait de mieux : vivre.